Document généré le 13 juil. 2025 17:15

Frontières

FRONTIÈRES

« L'esprit souffle où il veut »

Martyne-Isabel Forest, LL.M. et Gilbert Leclerc, Ph.D.

Volume 13, numéro 2, printemps 2001

Les morts de l'esprit

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1074448ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1074448ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)
1916-0976 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Forest, M.-I. & Leclerc, G. (2001). « L'esprit souffle où il veut ». *Frontières*, *13*(2), 6–8. https://doi.org/10.7202/1074448ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

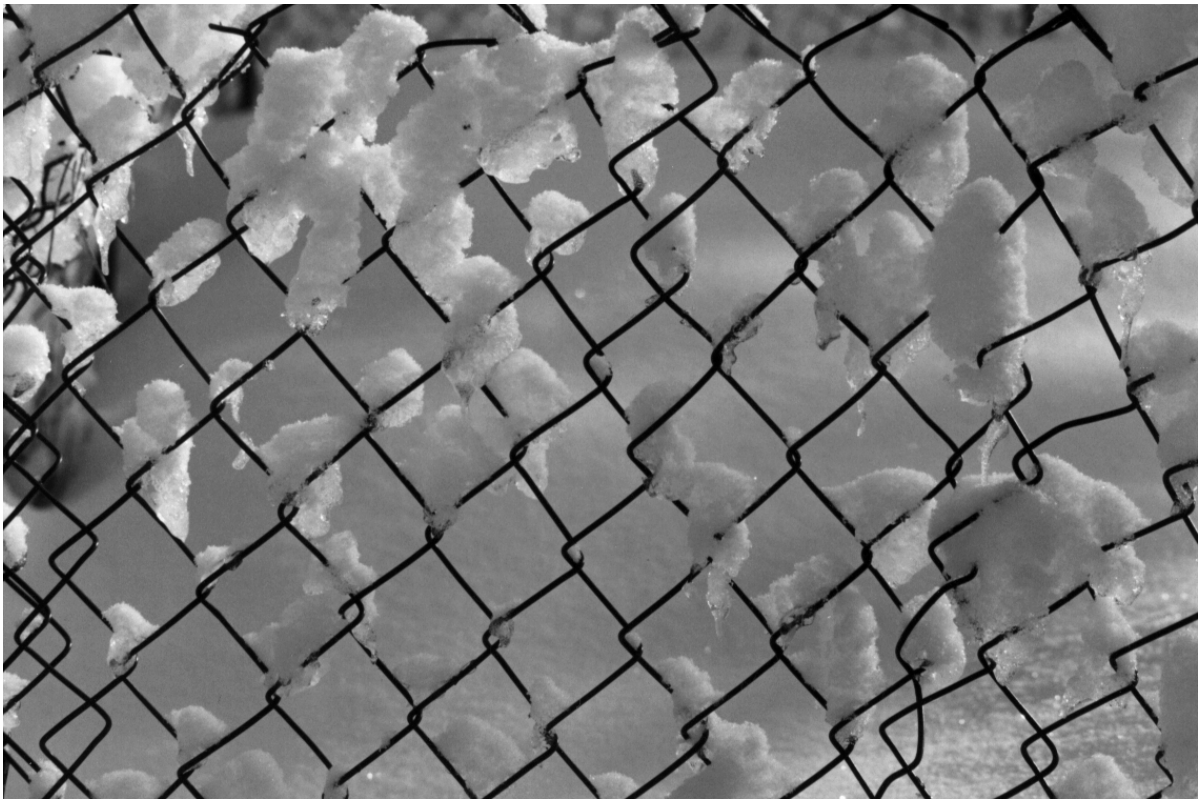
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« L'esprit souffle où il veut »

Évangile selon saint Jean, III, 8



Franceline Nieuviaert

Me Martyne-Isabel Forest, LL.M.
responsable du thème

Gilbert Leclerc, Ph.D.
responsable du thème

« Les morts de l'esprit », quel thème, quelle folie... ou quel sens ! D'abord, disons quelques mots sur le sens de l'expression elle-même et, ensuite, sur le sens de notre démarche.

Dans cet ouvrage, ce titre trouble, embarrassant parfois, aurait pu porter des couleurs grises ou noires, celles du rendre l'âme, du dernier soupir, de l'effroi, du cri, des fantômes ! Or, justement, dès nos premières discussions sur l'orientation que nous allions lui donner, tous ensemble, nous avons pris le pari du vivant, de l'observation vivifiante et critique, et l'avons tenu jusqu'au bout. Pour permettre en effet à ce projet ambitieux d'aller au-delà du plus facilement repérable, du fini, du truisme ; pour saisir l'invisible, la créativité, voire la surprise ; pour « lire à l'intérieur », insistant alors sur l'étymologie du terme *intellectus*[1], il nous est apparu essentiel de conserver à l'esprit que les morts et les naissances sont là aussi parentes.

S'agissant d'explorer la richesse d'un thème portant sur le fait de mourir à l'esprit ou de naître à l'esprit, de l'esprit qui meurt ou de celui qui naît, nous nous sommes d'emblée entendus sur l'importance de ne pas nous vautrer dans un miroir, obscur. Le goût de la vérité refusant de toute évidence la grisaille, c'est donc avec l'âme tout entière que nous nous sommes mis en route, chacun à sa façon, en acceptant de nous laisser pénétrer, comme les enfants, par un esprit d'étonnement, pour tenter de saisir ou de mieux comprendre cette chose dans son essence et sa lumière. Voyons comment, s'inspirant d'Aristote, pour qui, du reste, « l'esprit est la meilleure partie de nous-mêmes » (!), le philosophe Jean Vanier appréhende ce qu'est le fait de comprendre :

> Comprendre est autre chose que raisonner, discourir ou argumenter. C'est s'ouvrir à la chose même, plus que

prétendre maîtriser par des raisonnements, des mises en rapports ou des classements. Comprendre, c'est rejoindre une chose dans son intimité d'être. On ne peut le faire que dans une attitude à la fois de pénétration intellectuelle et d'écoute. L'esprit travaille à saisir au-delà du visible ce qui fait le fond intelligible de l'être qui se trouve en face de lui, jusqu'à le rejoindre dans l'intuition[2].

SURTOUT, NE PAS PERDRE L'ESPRIT !

« Âme, vie, Dieu.
Ange, démon, elfe, fantôme.
Conscience, moi.
Pensée, raison, intelligence.
Intention, volonté. »

A-t-on seulement idée de ce que le mot « esprit », à lui seul, peut comporter de sens différents selon le dictionnaire ? ! En chemin, nous ont sans l'ombre d'un doute échappé un certain nombre de sujets; le Saint-Esprit, avoir de l'esprit, perdre l'esprit ou s'évanouir, les esprits errants, bienheureux, follets, les mots d'esprit, les travers d'esprit, les grands esprits même, que nous aurions d'ailleurs souhaité interroger dans les moments difficiles ! La trame unifiante que nous avons lentement tissée au fil des longs derniers mois, il n'était pas toujours aisé de la « lire de l'intérieur », il est vrai. Il fallait surtout ne pas perdre l'esprit, comme on l'a dit ! Les morts de l'esprit, quand on cherche à dépasser le seul problème de la folie ou de la maladie d'Alzheimer, par exemple, forment un thème difficile à développer d'un point de vue à la fois original et scientifique.

Nous avons regretté notamment ne pas pouvoir faire place à une réflexion de fond sur l'esprit de corps, cette forme de solidarité qui manque dramatiquement dans nos sociétés civiles. L'espoir aurait également pu trouver une place de choix dans la perspective de notre thème. L'esprit de vie aussi, en tant que principe de la vie incorporelle de l'homme, l'esprit en tant qu'âme en d'autres mots, aurait pu se voir accorder encore plus d'espaces de parole. Mais bon, nous avions déjà tant de choses à dire. Il fallait choisir, poser des limites. Choisir, c'est renoncer, qui ne le sait pas ? Nous avons gentiment fait le deuil d'un traitement exhaustif.

Est-ce que le premier sens étymologique et/ou biblique du mot « esprit » : « souffler, respirer », d'où vivre, est présent ? Là, bien que le souffle de Dieu n'ait pas été abordé directement, en un seul objet d'étude, nous partageons la conviction qu'il s'incarne néanmoins, comme nous allons le voir, dans des formes fort diverses.

Dans certains coins de l'ouvrage, on entend discuter les auteurs à partir de ce que nous appellerons la voix de la tête. C'est alors surtout le résultat de recherche, l'esprit critique et analytique, qui cherche à saisir et à exprimer le sens et la portée des différentes manifestations des morts de l'esprit. Dans d'autres coins, on entend celles du cœur et du ventre qui disent à voix haute leur indignation, leurs peines, leurs peurs, qui partagent leurs opinions, le fruit de leurs réflexions, leurs expériences professionnelles et personnelles même au prix, dans certains cas, de mettre en cause ce que nous appellerons leur conscience critique. Mais toujours, qu'elles proviennent de la tête, du cœur ou du ventre, ces voix se sont exprimées avec une réelle authenticité et avec l'intention de témoigner d'une aptitude à penser.

Voyons maintenant, en faisant référence à chacun des articles, comment ces voix se sont accordées.

◆ ◆ ◆

On serait mal venu de parler de mort de l'esprit à propos des auteurs de ce numéro. L'esprit apparaît au contraire bien vivant chez eux et il souffle dans des directions multiples et insolites qui montrent, on ne peut mieux, à quel point l'expression « mort de l'esprit » s'ouvre sur un éventail très riche de points de vue, de significations et d'interprétations.

En premier lieu, les deux concepts, aussi bien celui de **mort** que celui d'**esprit**, sont compris dans une panoplie de sens qui ferait rougir *Le Grand Robert*. Pour les uns, la mort apparaît comme une perte, une disparition, une coupure radicales ; pour les autres, elle est synonyme d'enfermement, de rétrécissement, d'isolement. Chez certains, elle évoque l'idée de retrait, d'éloignement ou d'absence; chez d'autres, celle de détérioration, de dégénérescence et de désorganisation. Dans certains cas, on la présente comme un vide profond, dans d'autres, comme un oubli, un rejet, une trahison de quelque chose d'essentiel dans la personne. En second lieu, le concept d'esprit se colore lui aussi d'une grande variété de nuances. Il peut être perçu 1) comme le principe de la vie de l'organisme humain dans sa totalité, 2) comme le principe de la pensée, de l'activité de connaissance, 3) comme le sujet responsable de son action, possédant une identité personnelle, jouissant d'une autonomie de décision et de comportement ; 4) comme une capacité psychologique ou psychosociale typique du sujet pensant, telle que la mémoire, la créativité ou la possibilité d'établir une relation de sujet à sujet avec ses semblables, de leur communiquer quelque chose de lui-même, de reconnaître des émotions, d'exprimer sa douleur ou sa sexualité ou, tout simplement, de vivre selon des normes acceptables en société, ou enfin 5) comme une ouverture existentielle de la personne à une dimension spirituelle ou transcendante de la réalité.

Les multiples recoupements entre les divers sens du concept de mort et de celui d'esprit ont donné lieu, chez les auteurs de ce numéro, à un foisonnement d'approches et de perspectives que, loin de tenter de restreindre, nous nous sommes efforcés d'encourager. C'est pourquoi, en lisant ces textes, on aura l'impression d'un certain éclatement du thème et on éprouvera une certaine difficulté à saisir un lien organique entre tous les articles. Cela aussi a été voulu. La thématique des morts de l'esprit est tellement riche et elle a été si peu explorée jusqu'ici que nous n'avons pas voulu en limiter arbitrairement les avenues. Toutefois, pour permettre de s'y retrouver, nous avons regroupé ici les articles autour de cinq sous-thèmes en fonction des cinq catégories de sens que peut prendre l'expression mort de l'esprit. Une telle classification n'a pas la prétention de mettre en évidence un lien logique quelconque entre les articles; elle n'a d'autre ambition que de faciliter au lecteur le repérage des textes qui rejoignent le mieux ses intérêts.

1er SENS

La mort de l'esprit peut d'abord être entendue au sens de détérioration, désorganisation et dégénérescence du principe de la vie de l'organisme humain. Et c'est en ce sens principalement que l'entendent Alex Mauron et Marinette Ummel lorsqu'ils entreprennent une discussion serrée des études qui tentent de définir la mort en recourant au concept de mort cérébrale. En définitive, concluent-ils, « parmi toutes les morts possibles, il y a la mort de la personne… c'est celle qui compte le plus en dernier recours… Ceci montre qu'à un certain niveau de profondeur, il n'est plus possible de définir la mort sans prendre en compte les données des neurosciences et de la philosophie de l'esprit ».

Dans la même ligne de pensée, Richard Lefrançois conçoit la mort de l'esprit comme la perte définitive de ce qui permet à l'organisme humain de fonctionner normalement, mais envisage cette perte comme un processus à l'œuvre chaque fois que des événements critiques tels que la retraite, la mort d'un proche ou une certaine forme d'incapacité fonctionnelle surviennent dans notre vie. Le sentiment de rupture qui les accompagne, l'angoisse existentielle qu'ils suscitent et le dépouillement qu'ils imposent en font selon lui des préfigurations de la mort qui peuvent être à l'origine d'un retour sur soi, d'un dépassement, en même temps que d'un virage salutaire.

2e SENS

Si l'on identifie mort de l'esprit et dégénérescence de la connaissance purement rationnelle, nous avertit Claire-Line Mouchet, il est clair que la maladie d'Alzheimer équivaut à une mort totale. Mais il en va tout autrement si l'on fait appel à l'idée d'une perception sensible antérieure à la connaissance rationnelle telle que mise en évidence dans la phénoménologie de Merleau-Ponty. On pourra alors admettre qu'il subsiste, chez ce type de malade, une ouverture au monde propre à la vie immédiate et sensible qui commande de nouvelles attitudes thérapeutiques. De leur côté, Isabelle Richard et Lise Gagnon se demandent si ce type de maladie sonne la glas de la reconnaissance des émotions. Les milieux cliniciens tendent généralement à croire que les capacités de communication émotionnelle non verbale seraient préservées, mais dans l'état actuel des connaissances, les preuves scientifiques de la subsistance de cette capacité font encore défaut.

3e SENS

D'autres articles, tel celui de Martyne-Isabel Forest, envisagent la mort de l'esprit dans toute tentative pour dépouiller trop facilement celui qui déraisonne de la responsabilité de son action et de son identité personnelle. Cet article vient introduire la fissure du doute dans le processus juridique conduisant à l'enfermement psychologique de celui « dont on dit qu'il déraisonne » durant toute la durée de l'action judiciaire, et à son internement à des fins thérapeutiques à l'issue du procès. C'est à la perte de l'identité personnelle que songe également Samia Hurst lorsqu'elle affirme que le médecin joue son être chaque fois que, placé devant des dilemmes moraux et des choix tragiques au cours de sa pratique professionnelle, il est amené à trahir ses valeurs personnelles, son esprit critique ou son intégrité. Le témoignage indigné de Michèle Gamache sur l'indifférence et le manque de compassion des soignants devant la souffrance et la mort de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer tombe également dans cette catégorie de mort de l'esprit. Il nous rappelle éloquemment que l'attitude et le regard peuvent tuer aussi efficacement, mais à un autre niveau, que les armes les plus meurtrières.

4e SENS

Toutefois, c'est à un autre sens que pensent la plupart des auteurs de ce numéro lorsqu'ils évoquent la mort de l'esprit. L'esprit y est vu comme une capacité psychologique ou psychosociale typique du sujet pensant. S'appuyant sur une expérience éclairante de la Dre Claparède, Sonia Lupien prétend que, même chez le malade Alzheimer, la mémoire peut subsister sous une forme inconsciente. « Le vieillissement du cerveau, conclut-elle, n'entraîne pas fatalement le vieillissement de l'esprit. » De son côté, Denise Badeau s'élève contre ceux qui tiennent pour acquis que la personne âgée ou démente a perdu définitivement toute capacité sexuelle et qui tentent de la réduire à l'impuissance en lui interdisant l'expression de cette partie importante de son être. Thérèse Audet souligne, pour sa part, l'isolement dans lequel peuvent se retrouver face aux soignants les personnes qui, à la suite de leurs pertes cognitives, n'ont plus la capacité d'exprimer adéquatement leur douleur. Elle affirme toutefois que cet isolement peut être brisé, maintenant que commencent à se développer certains outils pour évaluer cette douleur. Pour Jean-Jacques Naef, la perte de la volonté de se conformer aux normes d'hygiène, de propreté et de salubrité qui régissent la vie en société (syndrome de Diogène) ne permet pas de conclure à la perte de toute capacité de discernement chez ces clochards du domicile et ne justifie pas une intervention qui se passe de leur consentement. Une enquête menée par Cornélia Hummel Stricker sur les représentations sociales de la vieillesse met en évidence une tendance à dissocier le vieillissement physique et le vieillissement psychologique. De l'avis de la majorité des répondants, ce dernier ne survient que lorsque le moral de la personne, sa philosophie de vie et son affect positif ont été perdus. Danièle Deschamps met en évidence une autre forme de mort de l'esprit, celle de la perte de l'esprit de fraternité chez les soignants. L'auteure entend par là l'incapacité d'entrer en contact de sujet à sujet et d'âme à âme avec le malade, la difficulté de renouer avec l'ordre humain par-delà l'approche purement scientifique et médicale. Se demandant, à la suite de nombreux musicologues, si Robert Schumann n'a pas connu, vers la fin de sa vie, un affaissement de l'esprit créateur qu'il avait manifesté avec tant d'éclat jusque-là, Pierre Vachon signe un article où il nous propose une relecture de la vie, du portrait psychique et de l'œuvre de ce grand compositeur.

5e SENS

D'autres auteurs voient la mort de l'esprit dans une toute autre perspective. Pour Suzanne Hamel, la condition essentielle pour découvrir et actualiser notre potentiel psycho-spirituel est de mourir à l'**ego**, à ses désirs et à ses peurs et de s'ouvrir au **Soi** (c'est-à-dire au centre profond de notre être lié au sacré ou au divin). Ce dépassement élargit et approfondit le regard qu'on porte sur le monde et débouche sur des attitudes et des comportements de compassion envers tous les êtres. De son côté, Gilbert Leclerc voit l'esprit comme une ouverture existentielle de notre être à la dimension spirituelle ou transcendante de la réalité. Lorsque nous nous fermons à cette dimension, le sens que nous donnons à notre existence se trouve considérablement rétréci et perd de sa profondeur. Le vide existentiel qui s'ensuit ne peut être surmonté que si nous reconnaissons notre incomplétude existentielle et acceptons de la combler en **étant-avec**, c'est-à-dire en nouant avec d'autres êtres des relations de plus en plus dépouillées de tout repli sur nous-mêmes.

Ce numéro de *Frontières* se clôt sur un court poème d'Armelle Chitrit intitulé « L'oubli, une mort non naturelle », inclassable dans les catégories nommées ci-dessus. Nous laissons au lecteur le soin d'en goûter la musique et la richesse symbolique.

Notes

1 J. VANIER, *Le goût du bonheur. Au fondement de la morale avec Aristote*, Paris, Presses de la renaissance, 2000, p. 133.

2 Ibid., p. 132-133.